

Barbarie française

Y a des types qui sont fiers d'être français. C'est pas moi, nom de dieu ! Quand je vois les crimes que nous, le populo de France, nous laissons commettre par la sale bande de capitalistes et de gouvernants qui nous grugent, — eh bien, là franchement, ça me coupe tout orgueil !

Au Tonkin par exemple, dans ce bondieu de pays qu'on fume avec les carcasses de nos pauvres troubades, il se passe des atrocités.

Chacun sait que les français sont allés là bas pour *civiliser* les Tonkinois ; les pauvres types se seraient bougrement bien passés de notre visite ! — En réalité on y est allé histoire de permettre à quelques gros bandits de la finance de barbotter des millions, et à Constans de chipper la ceinture du roi Norodom.

Ah nom de dieu, il est chouette le système qu'emploient les français pour *civiliser* des peuples qui ne nous ont jamais cherché de poux dans la tête !

Primo, on pille et chaparde le plus possible ; deuxième, on fout le feu un peu partout ; troisième, on se paie de force, pas mal de gonzesses tonkinoises, — toujours histoire de civiliser ce populo barbare, qui en bien des points pourrait nous en remontrer,

Ça c'était dans les premiers temps, quand on venait d'envahir le pays ; — c'est changé maintenant, mille bombes, tout est pacifié et les français se montrent doux comme des chiens enragés.

Pour preuve, que je vous raconte l'exécution du Doi Van, un chef de *pirates*, qui avait fait sa soumission à la France, puis avait repris les armes contre sa patrie, à la tête de troupes *rebelles*.

Pas besoin de vous expliquer ce baragouin, vous avez compris, pas les aminches ? Les *pirates*, les *rebelles*, c'est des bons bougres qui ne veulent pas que les français viennent dans leur pays s'installer comme des crapules ; c'est pas eux qui ont commencé les méchancetés, ils ne font que rendre les coups qu'on leur a foutus.

Donc, Doi Van a été repincé et on a décidé illico de lui couper le cou. Seulement au lieu de faire ça d'un coup, les rosses de chefs ont fait traîner les choses en longueur. Nom de dieu, c'était horrible ! Ils ont joué avec Doi Van comme un chat avec une souris (1).

(1) — Pendant la guerre de 70, Thibaudin qui était officier a fait le même coup. Fait prisonnier par les Allemands il leur promet pour rester libre, de ne pas servir de toute la guerre. Il déguerpit et s'engage illico sous un faux nom dans l'armée française. Sacrés trous du culs d'opportunards ou est la différence entre Doi Van et Thibaudin ? — Je vous la donne : Si Thibaudin eut été repincé, les Allemands l'auraient fusillé carrément, mais ils n'auraient pas fait toutes horreurs que vous avez fait avec Doi Van.

Une fois condamné à mort on lui fout le carcan au cou, puis on l'enferme dans une grande cage en bois, ou il ne pouvait se remuer. Sur la cage on colle comme inscription :

Vuon-Vang-Yan, traître et parjure. Après quoi, huit soldats prennent la cage et la balladent dans les rues d'Hanoï. A l'endroit le plus en vue on avait construit une plate-forme ; c'est là qu'on a coupé le cou à Doi Van avec un sabre, — après avoir fait toutes sortes de simagrées dégoutantes.

L'aide du bourreau tire Doi Van par les cheveux, le sabre tombe comme un éclair, la tête lui reste dans les mains, il la montre à la foule et la fait rouler par terre. On la ramasse car elle doit être exposée au bout d'un piquet, afin de servir d'exemple aux *rebelles*.

*
* *

Ah, nom de dieu, c'est du propre ! Sales républicains de pacotille, infames richards, journaloux putassiers, vous tous qui rongez le populo plus que la vermine et l'abrutissez avec vos mensonges, venez donc encore nous débiter vos ritournelles sur votre esprit d'humanité ?

Vous avez organisé bougrement de fêtes pour le centenaire de 89, — la plus chouette, celle qui caractérise le mieux votre crapulerie, c'est l'exécution du Doi Van. C'est pas sur un piquet, au fin fond de l'Asie, dans un village Tonkinois, qu'elle aurait dû être plantée cette tête.

Foutre non ! Mais bien au bout de la tour Eiffel, afin que dominant vos crimes de 300 mètres, elle dise cette caboche, au monde entier, que sous votre républicanisme, il n'y a que de la barbarie salement badigeonnée.

Qui êtes-vous, d'où venez-vous sales bonhommes, vous n'êtes pas nés d'hier ? Je vous ai vu il y a dix-huit ans, votre gueule n'a pas changé : vous êtes restés Versaillais ! La férocité de chats tigres que vous avez foutue à martyriser les Communeux, vous l'employez maintenant à faire des mistouffles aux Tonkinois.

Que venez-vous nous seriner sur les Prussiens, les pendules chapardées, les villages brûlés ? — Les Prussiens faisaient la guerre en soldats et non pas en barbares. Ils n'ont pas commis, nom de dieu, la centième partie de vos atrocités, Versaillais de malheur !

Ah, vous n'avez pas changé ? Nous non plus : Versaillais vous êtes, — Communeux nous restons !

BONNE ANNÉE !

Ça y est, nom de dieu, voilà une année de foutue ! Un an... ça signifie bougrement de choses.

Un an, chez le populo, ça veut dire 365 jours passés à tirer le diable par la queue, à s'esquinter au profit des patrons voleurs, bien heureux encore d'avoir de l'ouvrage.

Un an, pour les déchards, c'est plus long qu'un siècle ! 365 nuits à l'affilée ou on a dû dégouter un endroit pour roupiller tant bien que mal. Douze mois consécutifs, ou il a fallu faire

la chasse à un quignon de pain... C'est trop long on n'y résiste pas ! Ils sont rares les pauvres bougres de purotins que la misère complète a empoignés dans ses griffes de fer qui voient deux premiers de l'an...

Le jour de l'an est une fête ! Cochonne de fête pour ceux qui n'ont rien à se foutre sous la dent. Le jour de l'an est rigolot pour les riches, mais bougrement triste pour les mistouffiers.

Ce jour-là les roussins se font aimables. Sur les boulevards dans les rues, ils laissent les mendigots faire la manche sans leur foutre des sottises, sans les coller au bloc.

Et les malheureux qui s'avilissent à mendier, les pauvres purotins qui n'ont plus de cœur au ventre, de profiter de l'occase et de bafouiller aux bourgeois des souhaits de bonne année.

Eh sacré pétard ! C'est pas une bonne, mais une mauvaise année que les purotins devraient souhaiter aux richards.

Quoi donc, nom de dieu ! Est-ce que durant 365 jours encore ces saloplots de patrons et de gouvernants vont nous tenir sous leur coupe, jouir à notre détriment de toutes les belles choses de l'existence ?

Ah, foutre, m'est avis qu'il y a assez de mois, d'années, de siècles que ça dure ! M'est avis qu'il serait temps que les pauvres bougres de tous les patelins se lèvent comme un seul homme et sautant au cou de tous les grands de la terre, leur serrent le ki-ki sans pitié !

*
*
*

Avec tout ça, nom d'une pipe, y a quasiment un an que le Père Peinard s'est foutu journaliste ! Il m'a fallu y faire pour en arriver là ; quoi, il m'a fallu l'entêtement d'une vieille bourrique qui va... va... tant qu'il lui reste deux liards de force.

Deux fois dans un an j'ai canné. Deux fois, nom de dieu,

à mon grand regret il m'a fallu poser ma chique et faire le mort.

Quand j'ai débuté dans ce sale métier de journaliste, j'étais à la hauteur de quelques roues de derrière, --- car crédeu on gagne davantage à foutre des demi-semelles ou des pièces invisibles, qu'à enfile des phrases et à pondre des articles. Les pièces de cent sous ont déguerpi quatre à quatre. et aujourd'hui, tonnerre, y a pas à tortiller, faut que la vente des flanches rapporte le nécessaire, sans quoi, maccache bono ! C'est comme des dattes...

C'est emmerdant, mais c'est comme ça ! La semaine dernière entre autres, le Père Peinard n'a pas paru. Y avait une foulitude de bonnes raisons à la clé. Primo, le premier de l'an, — quand ils ont su qu'ils allaient battre leur flemme les typos en rigolaient comme des baleines. Deuxiemo, cette cochonne d'influenza qui est venu s'accrocher à ma carcasse.

Elle n'a pas été simple, non ! Mais au lieu de se compliquer de congestion pulmonaire ou de bronchite, elle s'est compliquée de dèche aigüe, ce qui est bougrement plus terrible !

Maintenant, la santé est revenue, y a que mon canard qui bat de l'aile ; mais, mille millions de bons dieus, je compte que les aminches vont se décarcasser pour m'envoyer des abonnements et faire augmenter la vente, afin qu'il ne fasse pas de plongeon.

Ça serait dommage. nom de dieu, car les plumes lui poussent, il commence à voler tout seul. Et vous savez les copains, si nous avions un canard qui fasse ses frais, bec et ongles lui pousseraient bougrement vite et il s'accrocherait de chouette façon aux mollets des patrons et des gouvernants.

UN BON TRUC

En Allemagne les patrons mènent toujours les ouvriers en bateau, ce sale teigneux de Guillaume leur passe la main dans le dos, leur promet un tas de fariboles, et en attendant

il les fait foutre au bloc par ses gendarmes et condamner par ses enjuponnés.

Eh nom de dieu, c'est pas des poules mouillées que les types de là-bas. Jugez-en, tonnerre de brest !

L'autre semaine toute une floppée de zigues passaient en condamnation à Sarrebruck. Le chef des enjuponnés dit à Warken, — un gas à poil, foutre ! — il lui dit :

« Vous êtes des nigauds, votre grève n'aboutira à rien d'utile, puisque les compagnies de chemin de fer sont abondamment pourvues de houille.

— Quoique ça fout ! Que rebiffe Varken, on n'aura qu'à verser un peu de pétrole et leurs provisions ne feront pas long feu. »

Vous voyez d'ici la gueule de l'enjuponné. Quant à Warken, six mois de prison, pouf !

AU FOND DE LA SIBÉRIE

Il paraît que le tzar de toutes les Russies a manqué de passer l'arme à gauche. On lui a donné de la mort aux rats, ça lui a foutu une indigestion carabinée, et s'il n'en est pas crevé c'est sûrement pas de la faute aux bons bougres qui s'étaient dévoués pour supprimer cette vermine.

Ce qu'il en a fait du mal, ce bandit d'empereur que ces couillons d'opportunards font passer pour un ami de la France !

En Russie, ce monstre-là n'est pas qu'empereur ; il est pape, il est dieu, il est tout ! Et nom d'une bombe, ça se voit, son populo en pâtit rudement.

Tenez les camaros, que je vous conte une histoire lamentable qui vient de se passer dans cette Sibérie de malheur ou le tzar envoie crever de froid les zigues d'attaque qui ont combattu pour la liberté.

Y a des héros en quantité, parmi les nihilistes. C'est pas parce qu'ils sont en Sibérie qu'ils posent leur chique et font les morts, foutre non !

« Partout ou y a des pauvres bougres courbés sous l'oppression du gouvernement et des patrons, y a du bon turbin à accomplir. » C'est ce que s'étaient dit une floppée de nihilistes déportés au fin fond de la Sibérie, à Yakoutsk.

Et ils s'étaient foutus à la besogne illico; grâce à l'aide d'officiers cosaques ils avaient monté une imprimerie. De cette imprimerie sortaient par milliers des flanches très chouettes qui se colportaient par toute la Sibérie. Les roussins étaient à cran et n'y voyaient que du feu.

Hélas, tout a une fin ! Un jour la police dénicha l'imprimerie; les roussins et les soldats envahirent la piaule. Les bons bougres qui y turbinait se battirent en lions, ils savaient que leur peau était en jeu et qu'ils n'avaient pas de pitié à attendre. La plupart eurent la gueule cassée de suite, pas sans avoir à l'avance escoffié le plus de crapules possible. Les autres, blessés, à moitié tués, ont été achevés après un semblant de jugement.

Tout n'était pas fini ! Vous croyez que la rage des bandits du gouvernement s'apaise comme ça ? Ah, ouat !

On décida de transporter dans d'autres régions plus meurtrières, ou on claque vivement, toute une floppée de nihilistes qui jusque là étaient restés à Yakoutsk. Ils n'étaient pour rien dans l'affaire de l'imprimerie, — qu'est ce que ça fout !

Les déporter dans un pays plus sauvage ou on crève en six mois, c'était pas suffisant. La veille du départ les pauvres types apprirent qu'avant de quitter Yakoutsk une dizaine d'entre eux devaient être fusillés.

Pas de ça nom de dieu, puisqu'il faut crever, défendons-nous ! Et de fait ils se sont défendus; ils s'étaient barricadés dans le campement, foutant les femmes au milieu afin de les préserver le plus possible. Les malheureux n'avaient que quelques méchants revolvers, — ce n'était que de la Saint-Jean pour résister aux slingots des soldats russes.

En un rien ds temps vingt trois hommes et neuf femmes étaient foutus à bas à coups de fusil et de baïonnettes.

Vive Alexandre III le Pendeur ! Il est le bandit de toutes les Russies, et Carnot lui lèche le cul.

LA LIBERTÉ DE CHIER

Epatant, nom de dieu ! Je m'étais foutu dans la caboche qu'au XIX^e siècle, il suffisait pour être à la hauteur de réclamer pour tous la liberté de bouffer. J'étais dans l'erreur !

A preuve qu'un bon copain m'écrit que dans son patelin, un petiot trou industriel de la Loire, on réclame tout autre chose.

« Ça te paraîtra drôle, qu'il me dit, à toi qu'as l'habitude de coller à ta volonté ton cul sur ta chaise ou sur les goguenots, d'apprendre qu'il y a des individus qui en sont à revendiquer la liberté de chier,

« C'est raide, mais c'est comme ça !

« Chez nous à l'usine des Aciéries de la Marine, (ancienne maison Pétin-Godet) à Saint-Chamond, quand on a envie d'écrire au pape, il faut pour entrer aux chiottes, passer devant un pipelet et prendre un jeton. Les gardes-chiourmes constatent le temps qu'il vous faut pour vider vos tripes.

« Si par malheur vous vous trouvez obligés d'aller deux fois dans la même journée faire la même commission, voilà le cerbère qui vous apostrophe :

« — Si vous êtes malade, allez voir le médecin. »

Eh bandits ! Foutez leur un bouchon au derrière à vos ouvriers ; de cette façon, vous pourrez les régler à votre fantaisie.

Seulement, nom de dieu, chacun son tour. Un jour viendra où ils vous boucheront autre chose.

GRÈVE GÉNÉRALE

Ça devient de plus en plus à l'ordre du jour, on en parle un peu partout, nom de dieu.

Samedi dernier, à la Bourse du Travail de Paris, y a eu une chouette réunion de Chambres syndicales. Y avait du populo, un millier de personnes à peu près.

Pas de président, ni de chandelles vivantes] au bureau, de sorte que tout s'est bien passé. Comme disait un zigue à la sortie : « Y a pas eu de président et pourtant on ne s'est pas foutu de tabourets sur le coin de la gueule !... »

Les orateurs grimpaient à queue leu-leu à la tribune, sans pétard ni bousculade, et jaspinaient ce qu'ils avaient dans le ventre.

Des orateurs, couillon que je suis ! Y avait pas d'orateurs : les bons fieurs qui montaient à la tribune jactaient sans flas-flas. Pif ! paf ! ils parlaient comme on fout un coup de poing.

Ils n'en disaient pas long, nom d'une bombe, en cinq minutes chacun avait vidé son sac. Dame, est-ce qu'on leur a appris le beau langage aux types qui crèvent de toutes les mistouffles de la société actuelle ?

Parmi les zigues d'attaque qui ont dévidé leur rouleau y avait des terrassiers, des menuisiers, des bouiffes — de tous les métiers, hormis des académiciens.

Bravo les gas ! C'est bien jacté, le Père Peinard vous en fout son billet.

Pas besoin de dire que toute la soirée la discussion a roulé sur la Grève générale et qu'à la fin on s'est séparé en gueulant Vive la Sociale ! Vive la grève !

*
**

Grève générale ! c'est désormais le mot d'ordre du populo en guerre contre les richards.

C'est-il à dire qu'à un jour donné tous les métiers vont cesser le turbin, que tous les ouvriers ayant enfin compris que les patrons les grugent jusqu'à plus soif, ils vont en chœur refuser de bûcher à leur profit ?

Si cela était, nom de dieu, il serait beaucoup plus simple ce jour-là de culbuter carrément les patrons et de faire tourner les machines au propre profit des ouvriers, sans s'emmancher dans la Grève générale.

De l'avis du Père Peinard la puissance de la Grève générale

n'est pas tant dans la cessation complète et simultanée du travail que dans l'idée toute différente de l'idée des anciennes grèves qu'elle fait entrer dans la caboche du populo. C'est le moment d'écarquiller vos esgourdes, les aminches, vu que je vais peut-être m'embarbouiller dans ce que je vais vous pousser. Donc, attention, nom de dieu !

Dans la grève partielle, les ouvriers qui se foutent en grève attendent des secours de leurs copains qui travaillent et comptent sur leurs gros sous pour remporter la victoire.

Dans la Grève générale, c'est plus ça. Les corporations qui proclameront la Grève générale affirmeront par cela même qu'elles ne veulent pas mendigoter près de ceux qui turbinent. Par cela même, les zigues en grève s'affirmeront assez grands pour se suffire à eux-mêmes, assez forts pour décrocher le boulochage sans l'intervention de personne.

Voilà, nom de dieu, si je ne me fourre pas le doigt dans l'œil jusqu'au nombril, ousqu'est la différence entre la grève partielle et la grève générale.

La Grève générale proclamée à un moment donné, il peut n'y avoir que 1,000 ouvriers qui marchent. Seulement, ces 1000 ouvriers se disent : « la Grève générale, c'est la cessation complète du travail, faut donc nous arranger comme si tous les copains étaient en grève... »

On voit d'ici ce qu'il en résulte : au lieu de serrer la boucle d'un cran et d'attendre qu'un morceau de pain qui ne ne vient pas leur tombe dans la gueule, ils s'arrangent pour en prendre ou y en a.

Quand on n'a rien dans le ventre on n'a pas de courage en poche ! Ça sera toujours vrai ; donc, les types se foutent en campagne pour briffer.

Turellement, nom de dieu, y aura des coups de torchon avec les flickards et tous les lèches-culs des patrons. Et turellement aussi, quand le populo verra les zigues d'attaque aller de l'avant, il se dira : « Ils ont raison les bougres !... faut les suivre... »

Et de fil en aiguille, la Grève générale deviendra vraiment la Grève générale !

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

Saint-Chamond. — Ça s'est bien passé l'autre dimanche ; à la réunion publique y a eu un peu de pet, grâce à une bande d'opportunards qui étaient venus en nombre pour organiser le boucan ; n'importe ils ont apporté leur galette et ont dû avaler les boniments des copains.

La réunion privée a été très chic, y avait plus de cinquante zigues d'attaque, ils se sont donné rendez-vous pour les premiers jours de février à Saint-Etienne et ils espèrent que de nouvelles localités entreront à mesure dans leur cercle d'action, de manière à abattre de la bonne besogne.

Saint-Quentin. — Depuis une quinzaine une sale bande de roussins rôdait autour de la rue Dachery, aux abords de la piaule ou se réunissaient les anarchos.

C'était-il pour leur foutre des étrennes ? Avec plaisir ils en auraient collé quelques-uns à l'ombre, histoire de les garantir du froid. Pour ça y a pas eu mèche, le seul résultat qu'on obtenu les salops a été de supprimer aux copains la maison Watbled.

Si des mistouffles pareilles procurent une maigre satisfaction aux bourgeois, par contre elles grandissent bougrement la haine des copains. A ce jeu-là c'est encore les ennemis du populo qui sont volés, — en attendant d'être assommés.

Troyes. — Egnaissant, le grand bouloitage que les zigues Troyens se sont appuyé sous prétexte de *réveillonner*. Après avoir dégoisé des chansons très bath, et des discours kif-kif, ils ont trinqué à la Sociale et ont gueulé la Carmagnole à pleins poumons.

Roanne. — Soirée familiale le 28 décembre en vue de la formation d'un groupe, (la Jeunesse Libertaire.) Il faisait un temps de chien de sorte que beaucoup de types sont restés chez eux. A ceux qui sont venus les aminches ont fait comprendre que ce n'est que par la suppression de toute cette

saloperie de bourgeois, de députés, de calotins, etc., que nous décrocherons le bien-être.

Un compagnon du groupe *les Révoltés* a fait un chouette discours, prouvant que le copain Pini n'était pas un voleur mais un volé, que la justice des bourgeois est une couillonade et que c'est un ennemi et non un coupable que les juges ont salé.

Enfin la veillée s'est terminée par des chansons et par une distribution de toute sorte de flanches. En somme chouette début, et les copains espèrent que la prochaine fois ce sera encore plus hurf.

Hospitalité française ! — Il va bien le pouilleux gouvernement de Carnot !

Y avait à Paris depuis trois ans un jeune italien Oscar Bertoja, étudiant à l'école des ponts et chaussées. Samedi soir il sortait de sa piaule, quand une bande de roussins lui foutent le grappin dessus et le conduisent au Dépôt. Ils ne l'ont pas même laissé remonter pour prendre deux mouchoirs et une paire de chaussettes.

Au dépôt on lui a lu un décret d'expulsion. Pourquoi le fout-on dehors ? C'est ce qu'en a oublié de lui dire. Le bon plaisir de Constans suffit, nom de dieu ! Elle est chouette l'hospitalité française.

BABILLARDE

Sainte-Savine (Aube), 4 janvier 1890.

Mon brave Peinard,

C'est triste tout de même pour l'humanité d'avoir à constater des faits comme celui-ci : une vieille lessiveuse, âgée de 74 ans, réduite à la plus affreuse misère, ne pouvait plus rien fourrer par la gueule à son vieux grigou de proprio. Ça n'a pas fait long feu, l'animal a requis les huissiers pour foutre dehors son pauvre baluchon.

Sacré nom de dieu, au XIX^e siècle où la vapeur, presque au rancard, est remplacée par des forces plus chouettes, au siècle de la galerie des machines, de la Tour Eiffel, au siècle de l'Anarchie enfin, y a encore des bons bougres, emmerdés au point d'être obligés de coucher dehors le ventre creux, par un frio à faire relever la queue aux loups de la Sibérie.

Ousqu'est mon fusil ! Ah, vingt-cinq noms de dieu, canailles de bourgeois ! Après vous être repus, gavés, soulés, à notre détriment, après vous être payé nos femmes et nos filles, lorsque trop vieilles elles vous dégoutent, voilà ce que vous en faites.

Regardez, tas de saloperie, regardez, voilà votre œuvre : Une vieille est accroupie les mains sous une loque lui servant de tablier, au fond d'une cour, le dos contre un mur, le côté appuyé à la margelle d'un puits. Elle roupille et elle grelotte comme un chien mouillé : la givre couvre la terre comme d'un grand drap blanc, — drôle de pieu !

Et vous aussi camarades anarchos, il faut regarder ce sombre tableau, c'est la trempe de l'énergie. Oui, il faut que tout cela se grave dans notre caboche, afin qu'au jour du grand chambardement nous soyons sans pitié pour les sangsues du populo.

DUFLINGOT.

(II) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Doublant le pas, il fut en un instant aux côtés de la jeune fille.

Mademoiselle, fit-il essoufflé.

L'autre se retourna brusquement, un peu surprise mais pas effrayée : elles n'ont pas froid aux yeux, les Pantinoises.

— Mademoiselle, écoutez-moi, bredouilla Dugourdeau comme dans la chanson que les aminches connaissent.

La même éclata de rire : elle la connaissait, celle là, ayant

été plus d'une fois accostée par de ces vieux types qui croient parce qu'ils ont de la braise, que les filles de prolos sont créées uniquement pour satisfaire leurs désirs. Mais elle n'avait jamais écouté ces sales boniments, n'éprouvant que du dégoût pour ceux qui achètent l'amour argent comptant.

Dugourdeau fut un peu déconcerté par l'attitude railleuse de la gosse. Il se remit comme il put et, la main sur son abdomen, il commença d'une voix caverneuse qu'il cherchait à rendre émue, une déclaration des plus épastrouillantes.

Pour le coup, la belle enfant n'y tint plus. Si elle eut été sur un canapé, elle se fût roulée, au risque de ce qui eût pu arriver. Elle se contenta de se tordre en lui répondant :

« Vous faites erreur, mon cher monsieur, mon cœur n'est pas à louer ni mon corps non plus, Adressez-vous ailleurs « séduisant comme vous l'êtes, le choix ne vous manquera pas. »

En ce moment, des cris aigus retentirent; une boursculade eut lieu et des sergots entraînant des femmes passèrent comme l'éclair.

Ah ! mon Dieu, une râfle !... murmura la même que, si vous voulez nous commencerons à appeler de son vrai nom, Henriette Lenoir.

A peine achevait-elle, un sergot, la saisissant au bras la secoua rudement :

« Allons, toi qui cherches à raccrocher depuis un quart d'heure, montre ta carte et vite.

Henriette, pâle comme une macchabée, eut un élan d'indignation ; — il y avait, foutre de quoi ! — Prête à gifler le roussin, la main levée, l'œil étincelant, elle se redressa de toute sa hauteur ; mais la sacrée secousse avait été trop forte, elle tomba en défaillance dans les bras de Dugourdeau.

Celui-ci, à l'approche du flickart, avait fait un pas en arrière, tant est forte l'habitude invétérée du respect de l'autorité. Cependant, quand il vit la gosse en syncope, cela lui remua un peu le cœur.

Il osa marcher sur le roussin et l'aggriper par un abattis en lui criant :

« Ah ! ça : est-ce que c'est l'habitude à Paris d'arrêter de la sorte les jeunes filles qui passent ? »

Le sergot toisa mon Dugourdeau des pieds à la tête. S'il l'eut trouvé moins bien frusqué, pour sûr, il eût foutu la patte dessus ; mais mon type, flambant des pieds à la tête, ressemblait beaucoup plus à un ministre des finances qu'à un vulgaire prolo.

Aussi le flick eut-il de la politesse, il bafouilla quelques mots d'excuse au lieu de ronchonner comme un saligot, ainsi qu'ils en ont l'habitude quand c'est aux pauvres bougres qu'ils ont à faire.

(A suivre.)

LE PÈRE PEINARD.

PETITE POSTE. — B. La Machine. — J. Reims. — B. Vienne. — M. et P. Angers. — R. Argentan. — S. Denain. — M. U. Nantes. — P. Villefranche. — A. Gagnières. — T. Havre. — M. Armentières. — L. Alger. — G. Valence. L. Cette. — B. Sedan. — G. Delle. — M. Bourges. — P. Cuers. — J. Lyon. — F. Amiens. — W. Flixecourt, reçu galette, merci.

R. Rue Paul Bert, Lyon : Les Incendiaires n'ont pas paru. — H. Z., arrivé trop tard, n'est plus de saison, au regret. — Passe-Partout, Amiens : tu cognes sur les simples soldats, parmi eux peut y avoir des zigues qui viendront à nous demain, faut réserver nos pommes cuites pour les grands pontifes.

Reçu, 4 francs de la Jeunesse Libertaire de Roanne. — 2 francs produit d'une tombola faite aux Havre, merci les aminches.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris,